

Considérations sur l'antisémitisme à gauche en Pologne

En réfléchissant à ce que je voulais vous dire dans le cadre de notre discussion sur l'antisémitisme, j'ai compris la signification réelle de mon expérience de ce fléau au sein des groupes politiques dont j'ai fait partie, et aussi à quel point j'avais intériorisé une forte pression pour en minimiser l'existence. Je suppose que j'ai pratiqué le déni afin de rester active dans ces groupes. Depuis que j'ai 19 ans, le militantisme est l'un des fondements de mon identité, et le seul espace où je me suis sentie faire partie d'une communauté. En y réfléchissant ces jours-ci, j'ai dû réorganiser ma réflexion en distinguant ce qui est personnel et ce qui est politique dans un tel contexte.

Je n'avais jamais rien écrit sur ma propre expérience de l'antisémitisme au sein de la gauche radicale. En effet, je craignais d'être accusée de vouloir divulguer les petits secrets peu ragoûtants du mouvement antifasciste, et de chercher à laver notre linge sale en public. Je crois que je me suis laissée intimider par le caractère sectaire du mouvement anarchiste. Même si je n'ai jamais été anarchiste moi-même, les anarchistes dominent le mouvement antifasciste en Pologne. Ce qui nous amène au premier sujet que je souhaite évoquer : le rôle des théories du complot dans la façon dont la question de l'antisémitisme de gauche est balayée sous le tapis.

Permettez-moi de me concentrer sur quelques événements passés. Ensuite, je vous dirai ce qui se passe aujourd'hui, et enfin je vous présenterai le contexte plus large de la Pologne.

Que s'est-il donc passé ? Parmi beaucoup d'autres histoires, j'ai choisi trois exemples.

Trois exemples

I. 2010-2011

En 2010, avec un groupe d'amis, nous avons décidé de construire une large coalition antifasciste. L'objectif était simple : arrêter la marche des fascistes qui se déroulait en plein centre de la capitale, chaque année, le 11 novembre, jour de l'indépendance de la Pologne. Nous souhaitions rassembler tous les courants qui approuvaient cet objectif (par exemple, ceux qui luttait pour la protection de l'environnement ou contre le «règne du Capital») et n'entretenaient donc aucun lien avec l'extrême droite. Parallèlement à mon engagement dans cette coalition, j'étais active dans le domaine universitaire et j'avais mené des recherches sur les attitudes de la gauche vis-à-vis de la «question juive», avant la Seconde Guerre mondiale. J'avais ainsi découvert l'histoire de l'antifascisme en Pologne, qui avait été préalablement effacée dans le cadre de l'anticommunisme dominant. Ce fut pour moi une expérience inspirante et profondément émouvante. J'ai interviewé des personnes âgées, qui n'avaient jamais accepté l'antisémitisme, attitude rare en Pologne. Parmi elles, j'ai rencontré des personnes qui s'identifiaient comme communistes. En 2010, elles vivaient les dernières années de leur existence et se trouvaient depuis longtemps complètement mises à l'écart, marginalisées.

Le 11 novembre 2010, la coalition antifasciste réussit à atteindre son objectif : les fascistes furent bloqués, nous les avons chassés du centre-ville et nous avons occupé le terrain conquis en défilant. La coalition a fonctionné comme nous l'avions prévu, et a touché des courants très divers : libéraux

progressistes, groupes LGBT et queer, associations féministes, groupes luttant pour les droits de l'homme, militants écologistes, syndicalistes, comités de locataires, associations antiracistes, squatters, organisations citoyennes, culturelles, éducatives et universitaires, ONG, médias, groupes formels et informels, etc.

J'ai rempli un double rôle dans cette coalition : d'un côté, j'ai servi de personne référente pour attirer diverses initiatives dans nos rangs, et de l'autre j'appartenais à l'un des groupes invités – une troupe de spectacle queer-féministe.

Je voulais que des organisations juives fassent partie de la coalition et certaines d'entre elles ont accepté de nous rejoindre.

Peu après le succès de 2010, sur la liste de diffusion de la coalition au niveau national, les militants de la Campagne de solidarité avec la Palestine, membres de cette coalition, ont demandé aux trois organisations juives quelles étaient leurs sources de financement et si elles recevaient de l'argent d'Israël. Ce groupe nous a avertis que, dans ce cas, il devrait quitter la coalition, puisque Israël était, selon lui, un État fasciste.

J'ai envoyé en hâte une brève réponse à cet email, convaincue que bien d'autres personnes effectueraient la même démarche que moi. A mon avis, aucun groupe n'avait le droit de juger un autre groupe de cette manière ; une telle attitude était contraire aux règles de notre coalition. Ce n'était pas comme si nous demandions à quelqu'un quelle est son attitude face à l'avortement. J'ai également mentionné le contexte polonais spécifique et le rôle qu'y jouait la rhétorique «antisioniste». L'antisémitisme constitue le principal ingrédient de l'idéologie d'extrême droite en Pologne, ai-je écrit, donc le fait de soumettre des groupes juifs à ce type de questionnement résonnait comme une logique provenant de l'autre côté de la barricade.

Un camarade de Wrocław a répondu dans le même esprit sur la liste de discussion.

Ce sont nos deux mails – et non le mail initial de la Campagne de solidarité avec la Palestine – qui ont déclenché une violente tempête. En l'espace de quelques jours, notre liste de discussion a été noyée sous une avalanche de mails écrits par des anarchistes dans toute la Pologne : «Le sionisme c'est du fascisme.» Et ainsi de suite.

Les autres groupes appartenant à la coalition (féministes, gays, queers, groupes de réflexion de gauche, comités d'étudiants) sont restés silencieux. Les membres de ma troupe de performance queer-féministe n'ont pas écrit un seul mail. Ils pensaient que cela ne les concernait pas. Ou que «la vérité se trouve entre les deux».

Pendant cette violente polémique, les associations juives ont quitté la coalition une par une, mais n'ont donné aucune explication. Elles ont juste écrit brièvement : «S'il vous plaît, retirez nos noms de la coalition.» Sans susciter la moindre réaction sur la liste. Encore une fois,. Personne n'a essayé de les retenir. Leurs noms ont juste été effacés.

Peu de temps après, j'ai suivi leur exemple.

II. 2014

Depuis 2009, je suis la co-fondatrice du magazine lesbien-féministe *Furia*. Ce n'est pas sans mal que j'ai réussi à imposer le thème du quatrième numéro : les cheveux et les poils. Je voulais parler des cheveux et des poils sur le corps féminin, et de la façon dont ils sont soumis à des régimes normatifs.

Mais comme nous le montrent plusieurs historiens, historiennes et ethnographes, l'affaire ne s'arrête pas là. Les cheveux sur la tête et les poils sur le corps – leur couleur, leur texture, leur exubérance – font partie des stéréotypes sur les Juifs depuis des siècles. Comme le «nez juif», le «pied juif», la «voix juive» ou les «organes génitaux juifs», les «cheveux juifs» font partie du répertoire raciste qui alimente les superstitions antisémites. Il s'agit ici de souligner que le corps juif est différent du corps blanc et marque ainsi l'altérité juive en général, avant tout son côté prétendument «sauvage» et «barbare». Le

type de chevelure attribuée aux Juifs – sombre, bouclée, généreuse, «frémissante» – était associé à l’animalisme, à la nature et à une pulsion sexuelle débridée, tandis que le corps blanc, dépourvu de poils, était censé correspondre à un niveau plus élevé de développement évolutif, à une culture personnelle plus sophistiquée et à une parfaite maîtrise de soi. En ce sens, les critères actuels de la beauté féminine, selon lesquels le corps féminin est glabre (sauf la tête), proviennent, entre autres, de superstitions racistes, et peuvent être pleinement remplis seulement par des femmes dont les cheveux ne sont pas «juifs».

On retrouve la perception raciste des cheveux et des poils dans l’exotisation des femmes juives. Ici, le corps juif est perçu comme fondamentalement différent des autres ; il devient le signe que cette personne (son caractère, son esprit) est très spéciale, une sorte de fétiche qui attire par son mystère et son altérité. En exotisant les femmes juives, les cheveux sur leur tête et les poils sur leur corps jouent un rôle particulier. Ils étaient censés annoncer une prétendue «férocité», la promiscuité, l’impudence, un grand appétit sexuel – toutes caractéristiques, que, selon le modèle hétéro-normatif et misogyne de la féminité, une femme ne peut adopter si elle veut être traitée avec respect. C’est pourquoi ces traits ont été projetés sur les femmes juives.

Il faut ajouter que, pendant l’occupation, les Polonais étaient convaincus qu’ils étaient capables de «repérer» les Juifs selon leur « apparence ». D’où le terme polonais de «mauvaise apparence», qui existe encore aujourd’hui dans le langage courant, pour qualifier une apparence considérée comme juive. «Mauvaise» dans le sens où elle annonce des ennuis. Entre autres choses, les cheveux – noirs et bouclés – étaient un indice fréquent pour les Polonais qui soupçonnaient un individu d’être, ou de ne pas être, juif. Cet indice déclenchait des violences contre les Juifs qui se cachaient avec «des papiers aryens» (chantage financier, chantage sexuel, actes cruels et humiliants commis en public, dénonciations). Par peur d’être reconnue comme juive en public, ma grand-mère, qui possédait des papiers polonais, a teint ses cheveux en blond, et a utilisé de la camomille pour éclaircir la couleur des cheveux de mon père, alors encore un enfant.

J’ai expliqué ma démarche à mes collègues du collectif de rédaction ; nous avons convenu que le prochain numéro serait «poilu», que nous n’allions pas nous contenter d’évoquer les problèmes posés par nos cheveux et nos poils, mais que nous allions aussi les montrer. Pas d’épilation cette fois-ci. J’ai écrit un article fondé sur mes propres expériences, sur les significations antisémites attribuées aux cheveux, et sur la visibilité des cheveux et des poils en tant que tels. Ensuite, mes collègues ont semblé réticents à me montrer la maquette finale avant l’impression. Quand ils l’ont finalement fait, ils étaient visiblement préoccupés. En effet, ils avaient déplacé mon article au milieu du numéro, alors qu’il devait en constituer l’ouverture. Pire encore, mon texte n’était accompagné d’aucune photo de cheveux ou de poils, parce que, paraît-il, «le maquettiste éprouvait une phobie» à leur égard. Les images que j’avais soumises pour mon article avaient toutes disparu. Elles représentaient des bandes épilatoires montrant des poils, des cheveux, avec des bulbes pilaires, et tout le reste. Le numéro dont nous avons discuté ne remettait plus en question la place des cheveux et des poils dans le modèle esthétique que l’on nous impose. Il proposait un modèle dépilatoire, glabre, soyeux et blanc. J’ai protesté, et ils m’ont avoué qu’ils savaient que je n’aimerais pas ça, mais que la maquette avait déjà été envoyée à l’imprimerie. C’était encore moi le problème, évidemment, pas le sujet dont nous avons discuté. Et mes camarades répétaient la même attitude que lors de ma précédente expérience.

III. 2016

Une amie m'informe qu'un groupe de personnes issues des organisations LGBTIQ¹ les plus officielles prépare une lettre ouverte contre le «pinkwashing» israélien, la récupération de la cause homosexuelle par Israël. «N'allez pas à la Marche des Fiertés en Israël, affirment-ils, parce que ce pays pratique l'apartheid.» Mon amie me demande d'y participer ; le projet arrive dans ma boîte mail. Je suis choquée et j'envoie donc mes remarques et mes commentaires aux auteurs ; aucune réponse. La lettre est publiée sur un portail queer-féministe, elle se résume à un copier-coller de banalités qu'on trouve dans mille autres textes écrits en Occident. Une dénonciation sans appel de tous les maux israéliens et ceci dans des termes apocalyptiques. Suivie par de multiples exemples de violence contre les Palestiniens, illustrés par des détails choquants. Et l'avertissement obligatoire, selon lequel toute allégation d'antisémitisme serait manipulatrice, puisque les auteurs savent bien ce qu'est l'antisémitisme et le définissent, entre deux parenthèses, comme «un préjugé contre les Juifs en tant que groupe²».

Je décide d'écrire une réponse publique³ qui aborde surtout la surreprésentation surprenante de la cause palestinienne dans la gauche polonaise. J'évoque la raison pour laquelle le thème du pinkwashing ne s'applique qu'à Israël, et non au Canada ou à l'Allemagne. Je reproduis des captures d'écrans de sites LGBTQ polonais, qui montrent Justin Trudeau, présenté comme un gentleman, ouvrir la Marche des fiertés à Toronto. Je mentionne également le contexte actuel : des Polonais mettent le feu à des effigies de Juifs ; des villes polonaises entières, comme Łódź, Cracovie, Katowice, sont inondées de graffiti représentant des potences auxquelles sont pendues des étoiles de David ; le gouvernement polonais promeut officiellement les partisans nationalistes qui tuaient des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans un tel contexte, j'ai du mal à comprendre pourquoi la question des Palestiniens opprimés par «l'État juif» devient prioritaire pour les antifas, la gauche radicale et le mouvement queer polonais exactement à ce moment-là.

Peu de temps après, un autre texte polémique est publié sous le titre : «Les Palestiniens ont-ils aidé les Polonais à assassiner des Juifs à Jedwabne⁴ ?» Je vous épargne les détails. Cet article est écrit par une personne qui à la fois souligne son identité palestinienne et soutient que tout le monde, pas seulement les Juifs, a le droit de critiquer Israël.

Suite à mon article, j'ai reçu un seul e-mail privé décent d'une amie qui m'a expliqué pourquoi elle avait signé la lettre originale contre le pinkwashing. Toutes les autres personnes que je connaissais sont restés silencieuses.

Quelles conclusions tirer de ces expériences ?

1. Ce qui m'a le plus affectée, c'est ce long silence qui résonnait dans mes oreilles. L'absence de réaction, l'absence totale de réponse. Je suppose que cela a été le pire. J'ai découvert que les personnes

¹ Lesbienne Gay Bisexuel Transgenre Queer Intersexe (NdT).

² <http://codziennikfeministyczny.pl/gorzka-refleksja-nad-teczowym-urokiem-czym-jest-pinkwashing-dlaczego-chcemy-tym-mowic/>

³ <http://codziennikfeministyczny.pl/zawadzka-to-nawiasie/>

⁴ <http://codziennikfeministyczny.pl/qandil-czy-palestynczycy-pomagali-polakom-mordowac-zydow-jedwabnem/> Note du traducteur : initialement attribué aux Einsatzgruppen, ce massacre de plusieurs centaines de Juifs (les estimations vont jusqu'à 1600 personnes) est désormais attribué par certains historiens aux habitants de la ville eux-mêmes. Cf. *Les voisins: 10 juillet 1941. Un massacre de Juifs en Pologne* de Jan T. Gross (Les Belles Lettres, 2019) et *Le crime et le silence. Jedwabne 1941, la mémoire d'un pogrom dans la Pologne aujourd'hui* d'Anna Bikont (Denoël, 2011).

dont je me sentais la plus proche ne se souciaient pas de l'antisémitisme. Ou qu'elles étaient d'accord avec moi, mais de façon clandestine, parce qu'elles préféraient se conformer au comportement du groupe auquel elles appartiennent plutôt que de protester. J'ai découvert que cette situation les amenait à accepter l'antisémitisme ;

2. J'ai dû admettre que l'antisémitisme existe bel et bien dans la gauche radicale. Même si j'ai souvent défendu le contraire, parce que ce genre d'accusation était utilisé pour nous délégitimer en nous qualifiant d'extrémistes, en nous décrivant comme des gens qui défendent à peu près les mêmes que l'extrême droite ;

3. Cette expérience m'a en quelque sorte rapproché des autres militants d'origine juive ; même si nous n'en avons jamais vraiment parlé.

Que se passe-t-il aujourd'hui en Pologne ?

Le nombre de participants aux marches nazies à Varsovie a considérablement augmenté. Bien au-delà des cauchemars les plus fous que nous faisons lorsque nous les affrontions dans les rues il y a dix ans. Soixante-dix mille personnes se rassemblent désormais chaque année à cette occasion. Leurs banderoles et leurs slogans antisémites sont considérés comme parfaitement «normaux».

La gauche radicale en Pologne est tombée encore plus bas dans son obsession anti-israélienne. Le portail le plus important de la gauche radicale a récemment publié un article dans lequel l'auteur affirme que les Juifs pro-israéliens ont déjà prévu qui sera le futur gagnant des présidentielles américaines car ils prennent ce genre de décisions dans leurs congrès mondiaux juifs secrets. Ce texte n'a pas soulevé la moindre polémique. Quelques instants plus tard, sur le même portail, un militant polonais, sur un ton condescendant, a expliqué aux féministes que, le 8 mars, elles devraient lutter contre l'apartheid israélien pour exprimer leur solidarité avec les femmes palestiniennes. Ce post n'a suscité aucune réaction.

La coalition antifasciste, qui désormais ne rassemble plus que les anarchistes et les squatters et presque personne d'autre, a directement adopté le discours patriotique, auquel je m'étais violemment opposée quand j'étais moi-même impliquée dans cette coalition. Ils ont adopté l'imagerie et la rhétorique nationalistes, parce qu'ils souhaitent gagner le cœur des jeunes ; ils veulent apparaître cool pour les attirer dans leurs rangs, et être cool aujourd'hui, cela signifie porter un t-shirt arborant un symbole polonais. On devient super cool si l'on est fasciné par l'histoire du martyr et de l'héroïsme du peuple polonais. Les antifascistes essaient donc tous de devenir de Vrais Polonais, qui aiment leur pays et adorent les super-héros nationaux. Depuis peu, on aperçoit les mêmes symboles et les mêmes slogans sur les banderoles de l'extrême gauche et de l'extrême droite. Elles font toutes référence à la Pologne comme sujet ; les qualités extraordinaires de la Pologne, de la communauté polonaise, l'importance de l'histoire polonaise. C'est peut-être là que nous devrions aborder la question du populisme, mais personnellement, j'évite ce terme, car je n'ai aucune idée de ce qu'il signifie réellement aujourd'hui.

La gauche polonaise semble faire ce que j'appelle du *Jew-washing* : elle utilise les Juifs pour se blanchir de toute accusation d'antisémitisme. Vous les verrez porter des banderoles en yiddish et les couleurs de la Brigade juive qui a combattu les fascistes de Franco en Espagne, ou vous entendrez ces révolutionnaires chanter *L'Internationale* en yiddish. À l'occasion de l'anniversaire de l'insurrection du ghetto de Varsovie, vous pourrez rencontrer des anarchistes dont le drapeau noir et rouge est encore plus grand que le drapeau national des délégués israéliens. Ces mêmes anarchistes qui accrochent d'énormes banderoles sur leur squat du centre-ville déserté, où Israël est représenté avec les couleurs de la Palestine.

Aucun d'entre eux ne parle un seul mot de yiddish, mais ça leur donne l'air cool. Exotique. Multiculturel. Et surtout, c'est leur gage pour paraître absolument-pas-antisémites. Après tout, comment

peut-on être antisémite, si l'on s'inspire des traditions juives ? En pratique, ils se contentent de ramasser des bribes de l'histoire juive pour les combiner joliment et les transformer en des signes dénués de sens. La droite, elle aussi, dispose de sa propre version de ce récit. Ces anarchistes instrumentalisent la judéité en même temps que les traditions juives de gauche, du Bund principalement. Ils se l'approprient pour légitimer leur antisionisme. Sur le mur extérieur d'un bâtiment où je travaillais, des anarchistes ont écrit «Les Juifs de Pologne sont OK.» Ces gens-là se sentent toujours en droit de juger si les Juifs – et quels Juifs – sont acceptables... ou pas. Voilà tout ce qu'ils comprennent de l'antisémitisme.

Trois éléments pour comprendre le contexte polonais

Premier élément : En 1967-1968, la Pologne a connu une campagne antisémite à l'échelle nationale, qui a chassé 15 000 Juifs du pays. Cette campagne était fondée sur l'«antisionisme», car un État socialiste devait être officiellement opposé à l'antisémitisme en tant que forme de racisme. Ce terme s'est installé pour de bon ; il a été intégré dans le code culturel. Et il constitue une autre pièce du répertoire antisémite.

Deuxième élément : les tendances occidentalistes. En raison du statut périphérique de la Pologne, de l'énorme complexe d'infériorité de l'Europe centrale et orientale vis-à-vis du monde occidental et du sentiment général de vivre dans l'un des marécages de la civilisation, les mouvements d'émancipation polonais imitent les thèmes, les postulats, les déclarations et les discours importés de l'Ouest, indépendamment des différences contextuelles et historiques décrites ci-dessus. Je dois ici mentionner le rôle énorme que joue Berlin (et l'intensité du discours «antisioniste» que l'on y entend). Berlin se trouve pratiquement au coin de la rue, donc les échanges entre les milieux militants allemands et polonais sont faciles et courants.

Troisième élément : au cours de la campagne «antisioniste» de 1967-1968, de nombreuses personnes en Pologne se sont «rendu compte» qu'elles étaient juives. De nombreux Juifs qui avaient participé aux mouvements progressistes pendant l'entre-deux-guerres avaient renoncé à leur identité juive en faveur des idéaux universalistes, ou de l'identité polonaise. Il y avait aussi des Juifs laïques, mais de nombreuses familles se sont en fait débarrassées en bloc de leur judéité.

En raison du caractère ethnique de l'identité nationale en Pologne, la notion de «Juif polonais» n'existe pas. La Pologne fait de vous un Juif – elle vous désigne comme tel. Votre liberté de choisir, ou votre propre identité, est au mieux secondaire. C'est la majorité polonaise qui vous dit si vous êtes un Juif (une Juive) ou pas – le Juif étant un non-Polonais, ou un individu pas-exactement-polonais. La judéité est un stigmate – qui peut être négocié de différentes manières. Vous pouvez l'intégrer dans votre identité, ou essayer de l'effacer, de le cacher, voire d'en être fier – mais cela reste néanmoins un stigmate. Quoi que vous choisissiez d'en faire, vous aurez un prix à payer.

Ainsi, être juif, ou être juive, et donc toute la question de l'identité juive en tant que telle, est très différent en Pologne par rapport, disons, aux États-Unis. Je me souviens d'une année où une amie juive américaine, m'a emmené à une fête. Quelqu'un m'a alors demandé si j'étais juive. Je me suis dit : «Wow, ce n'est pas un sujet pour une petite conversation ! Mais bon, les petites conversations me font flipper, alors c'est plutôt cool de pouvoir parler d'un sujet important.» J'ai commencé à répondre. Au milieu de la septième phrase de mon discours – je n'avais même pas fini l'introduction –, j'ai remarqué que tout le monde me regardait comme si j'étais folle. Un peu gênée par mon attitude, mon amie a arrêté mon baratin en me montrant du doigt et en disant : «Oui, elle est juive. Point barre.» Et honnêtement, je ne sais toujours pas ce que je dois penser de son intervention.

C'est peut-être dû au fait que j'ai passé près de quarante ans à vivre dans un pays où le fait de dire «Je suis Juif» (ou Juive) change tout. À partir de ce moment, tout ce que vous faites, tous vos propos et vos raisonnements seront vus et jugés à travers le prisme de votre judéité. Surtout lorsque vous agissez, vous

vous exprimez ou vous argumentez sur un sujet lié à l'antisémitisme. J'essaie d'éviter d'employer l'argument de l'identité lorsque je suis confrontée à l'antisémitisme, parce qu'il s'agit d'un raccourci – qui conduit à une impasse. Cet argument fonctionne à peu près, mais sert seulement à embarrasser votre interlocuteur et à couper court à la conversation. Cela ramène votre échange à un niveau personnel, ce qui me particularise. Mon discours n'a plus d'importance, et ensuite j'entends juste la personne me dire une phrase du type «Désolé, je n'avais aucune idée, je ne voulais pas vous insulter.» Or, ce n'est pas de mes sentiments qu'il s'agit, mais de l'antisémitisme. L'argument de ma propre identité devient une échappatoire pour mon interlocuteur ; il lui permet de se sortir de cette situation embarrassante en étant convaincu que le problème vient de ma sensibilité, ou mieux de mon hypersensibilité, et qu'il ne vient pas de sa pensée antisémite.

Et pourtant, quand je ne dis pas que je suis juive, j'ai l'impression de cacher quelque chose.

Pendant près de quarante ans, j'ai été obligée de définir ma propre judéité par rapport à la définition que m'imposaient les autres – c'est-à-dire, les personnes avec qui je discutais de l'antisémitisme. Désormais, je refuse donc de leur accorder un tel pouvoir sur moi. Mais ce n'est pas une solution satisfaisante. J'ignore encore ce que signifie la judéité en Allemagne. Ce n'est qu'après avoir quitté la Pologne que j'ai commencé à entamer ma timide quête d'une communauté juive. J'aimerais rencontrer un petit groupe juif à Berlin, qui soit à la fois de gauche, laïque mais surtout qui échapperait à une malefique alternative entre sionisme et antisionisme. J'aimerais découvrir des gens avec qui partager mon expérience d'immigrée.

Pour cette raison, j'aimerais rencontrer un groupe de Juifs qui ne soient pas seulement allemands. Jusqu'à présent, je ne l'ai pas encore trouvé.

Anna Zawadzka